



VENTE

34, Rue Tupin

LYON

L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 3 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

La PETITE PRESSE de demain Dimanche avril donne gratuitement tout ce qui a paru de notre roman : MOUTON-DUVERNET. Les lecteurs de L'Avant-Garde trouveront gratuitement ce Supplément au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

Nous commençons à notre 4^{me} page, **Le Diable de Margnote** Légende fantastique, lyonnaise.

MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

Un Prêtre incestueux et assassin.

Lyon a prêté à Aix-en-Provence l'un des bons prédicateurs qu'ait manufacturés la maison des Missionnaires. Ce parangon de l'éloquence sacrée c'est M. l'abbé Mouton; un mouton enragé... contre la franc-maçonnerie.

L'abbé Mouton mange du franc-maçon en chaire... et en eau il se met quand s'assante fureur anti-maçonnique le transporte.

Il y a quelques jours, le P. Mouton « démontrait à son auditoire, avec une rare puissance de logique (dit l'Echo de Fourvières) que la franc-maçonnerie « porte atteinte à la liberté de l'homme » (sic), tandis que les doctrines et les dogmes qui ont enfanté l'inquisition et le syllabus respectent, développent et exaltent cette même liberté. Il exposait que cette secte damnable (la maçonnerie) ne peut que perdre les individus et les sociétés dans le présent et dans l'avenir, dans ce monde et dans l'autre; qu'elle enseigne l'indifférentisme, qui est le père de l'athéisme, lequel engendre le matérialisme qui livre l'homme en pâture aux plus viles passions, le rend esclave des plus criminelles convoitises...

Or, pendant que les voutes de la cathédrale d'Aix retentissaient de ces oburgations du pieux orateur, pendant que son auditoire, partageant son indignation passionnée, vouait aux flammes vengeresses de l'enfer les Enf. de la V., un juge d'instruction et un procureur impérial accompagnés d'un médecin, d'un fossoyeur, de quelques gendarmes, investissaient le cimetière d'une petite bourgade voisine, la commune de Baux.

Avec eux il y avait un homme et une femme, tous deux jeunes encore, qui ne paraissaient nullement être là pour

leur plaisir et dont l'œil vigilant des gendarmes épiait tous les regards, tous les gestes...

Sur un signe d'un des magistrats, le fossoyeur creuse le sol bossué qui recouvre une sépulture, et au bout de quelques instants son outil résonne sur un cercueil. Ce cercueil ouvert laisse voir les traits hideux d'un cadavre à demi-décomposé.

— Reconnaissez-vous votre mari? — demande le juge d'instruction à la femme qui frémit et semble livide de pâleur, prête à succomber à l'émotion... — Oui, c'est lui! — babutit-elle d'une voix éteinte.

— Reconnaissez-vous le sieur D..., votre ancien sacristain? — demande le magistrat à l'homme que les gendarmes ont amené en compagnie de la femme. — Oui, c'est lui, — répond-il sans se déconcerter.

Et devant eux l'homme de l'art fouille les viscères du cadavre et en tire on ne sait quels lambeaux noirs et infects qu'il enferme dans des bocaux, sur lesquels le magistrat appose les scellés...

Ce cadavre c'était celui de D..., le sacristain de la paroisse de Baux. Cette femme, c'était sa femme; et cet homme c'était... l'ex-curé de Baux; l'un et l'autre inculpés d'avoir donné la mort par le poison à ce malheureux, dont ils avaient, pendant de longues années déshonoré le nom à la face du pays par le plus scandaleux des adultères! Il les laissait cependant bien tranquilles dans leur turpitude, le pauvre diable!...

L'analyse des viscères de l'infortuné D..., n'a pas laissé le moindre doute. Il a été empoisonné par le phosphore. On assaisonnait ses aliments d'allumettes chimiques...

La cour d'assises des Bouches-du-Rhône va voir se dérouler dans quelques jours cette sinistre affaire, appendice imprévu du terrible drame dont l'herboriste Joye a été le grand premier rôle.

Et pourtant il n'était pas, que nous sachions, franc-maçon, ce bon monsieur Joye.

Elle n'était pas franc-maçonne non plus, ni athée, par conséquent, ni matérialiste probablement, cette bonne petite femme de ses clientes qui faisait pieusement brûler des cierges à l'autel de la Vierge de la Garde pour obtenir

au sujet de l'empoisonnement d'un mari, la réussite et l'impunité...

« Juste retour des choses d'ici-bas! » pourraient à bon droit les francs-maçons à M. le missionnaire Mouton. Les choses ont, en effet, parfois, une singulière logique d'à-propos.

En Belgique, MM. du clergé ne se contentent pas de pourfendre les libéraux, francs-maçons et autres mécréants du glaive de leur éloquence. Ils pourfendent avec un rasoir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, l'abdomen des femmes agonisantes qu'ils supposent enceintes...

Et si, au nom de l'humanité, de la morale, de la pudeur, au nom de la loi qui réserve aux seuls médecins la décision et l'exécution d'opérations semblables, on les contrarie dans ces basses-œuvres de boucherie sacrée, ils crient à la persécution, bientôt au martyre!

Les Chambres belges auront prochainement à s'occuper de cette question. L'archevêque de Malines qui en est le défenseur attitré, dit-on, organise un train de plaisir aller-retour pour le Paradis avec descente à la station des Limbes.

Les honorables représentants de la nation belge pourront se convaincre par eux-mêmes de la différence immense qu'il y a pour les entants nouveaux-nés entre ces deux séjours. Ils reviendront convertis à l'opération césarienne et à la légitimité de l'éventrement baptismal.

La Belgique une fois convertie, on passera à la conversion de la France. Attendons-nous à voir venir les missionnaires de la vie éternelle par le procédé césarien du bistouri. Les francs-maçons n'auront plus qu'à demander qu'on leur prête pour se couper le sifflet.

Je ne compte pourtant pas me le couper de sitôt que je ne m'en serve quelque temps encore à l'intention de M. l'abbé Mouton, des sieurs Peladan et autres mangeurs de francs-maçons à la sauce bénite.

Une chose, par exemple, tempère ma témérité garrulante et me fait méditer sur la fragilité des sifflets en général et du mien en particulier. Cette chose la voici :

En treize mois, la presse française a subi cent dix-huit procès...

— Il a été infligé cent dix-neuf mois de prison aux journalistes...

— On leur a fait payer cent trente-cinq mille francs d'amende...

— On a supprimé vingt-trois journaux; autrement dit, on leur a coupé le sifflet par opération césarienne.

Memento quia pulvis es GUILLOT.

SEIZIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

La clôture est l'argument des faibles!

Certes, je ne veux pas faire la moindre excursion sur le terrain politique, mais j'admire tout bas et un peu tout haut cette phrase prononcée l'autre jour quelque part par Jules Favre.

Jules Favre — saluez!

Dans la vie politique, dans la vie littéraire, dans la vie commerciale et aussi dans la vie d'intérieur, la clôture est l'argument des faibles. Quand on ne peut continuer la discussion, soutenir la dispute, donner une explication plausible, on clôt le débat.

La clôture est l'argument des faibles!

— Monsieur, il y a cinq ans que je travaille dans votre maison. Vous m'aviez promis huit cents francs d'avancement après six mois de séjour, et cet avancement je l'attends encore.

— Si vous n'êtes pas satisfait de ce que vous gagnez ici, vous pouvez vous retirer. Il y a sur le pavé de Paris un tas de jeunes gens qui ne demandent pas mieux...

La clôture est l'argument des faibles!

— Mon cher ami, voilà six mois à peine que nous sommes mariés, et déjà tu éprouves le besoin de passer toutes tes soirées à ton cercle. Que veux-tu que je fasse trois heures et plus en t'attendant, moi qui serais si heureuse...

— Ah! tu m'ennuies, ma chère, est-ce qu'il y a dans notre contrat un article qui spécifie que je dois me rouler à tes pieds tous les soirs. En me mariant je n'aurais nullement l'intention d'être esclave. — Baptiste, ma canne et mon chapeau?

La clôture est l'argument des faibles!

— Fusilier Dumanet, quelle est cette tenue? Depuis un quart d'heure vous avez la main droite constamment fixée à la ceinture de votre pantalon.

— Caporal Pompoutjours, c'est qu'il y a un bouton d'en haut qui s'est en allé au pas gymnastique, sauf votre respect.

— Fusilier vous me ferez cinq jours de salle de police, pour cause de bouton qui a battu en retraite à l'exercice.

La clôture est l'argument des faibles!

— Voyons, ma chère Mélite, depuis trois ans que nous sommes ensemble, j'ai tout fait pour l'être agréable. Je dois te rendre cette justice que

tu as toujours été charmante à mon égard, mais voilà six semaines que tu es vraiment insupportable. As-tu à te plaindre de moi?

— Ah! mon pauvre ami, si tu savais comme tu es bassin, vrai, il n'est pas permis d'embêter une femme comme ça. Si je t'écoutais, il faudrait que je sois toujours pendue à ton cou. Veux-tu que je te dise ma façon de penser? Eh! bien, si ce que je fais n'est pas de ton goût, prend la porte et ne reviens plus.

La clôture est l'argument des faibles!

— Capitaine, hier vous conduisiez un tilbury auquel était attelé un cheval du régiment.

— Mon colonel, je vous demande mille pardons, ce cheval appartient à mon beau-père; j'ai chez lui cinquante chevaux à ma disposition, et je n'ai pas besoin de me servir des quadrupèdes du gouvernement.

— Je vous ai vu, de mes propres yeux vu, capitaine, vous m'insultez en me démentant, vous resterez quinze jours aux arrêts.

La clôture est l'argument des faibles!

— Chère Anna, vous déchiqutez le petit bouquet que je vous ai donné tout-à-l'heure, vous en jetez au feu et les feuilles et les fleurs!

— C'est ma réponse, monsieur, vous me ferez plaisir en ne me parlant plus jamais de votre amour...

La clôture est l'argument des faibles!

— Monsieur le tirailleur, je vous ai engagé à l'Avant-Garde, pour y tenir les comiques excentriques. Depuis quelque temps vos calembourgs sont faisandés, vos jeux de mots rouillés, vous ne gagnez pas les cinquante-cinq centimes que je vous donne par article.

— Mon cher rédacteur en chef, je fais ce que je peux.

— Savez-vous quel est le général qui n'a pas profité de la loi sur le mur de la vie privée?

— Est-ce que vous croyez que je vais vous donner le mot de la fin?

— Eh bien! c'est le général Turr, parce qu'il a toujours en son intérieur des Turr!

La clôture est l'argument des faibles!

JACQUES HURET.

AU HASARD DE LA PLUME

Je ne saurais vous céder plus longtemps les désopilements de rate que me causent à chaque instant nos organes cautionnés les plus sérieux.

Ces augures modernes, qui, pour paraître bien informés, font concurrence aux sonnambules et découvrent une grosse question politique sous le moindre geste des hommes d'Etat, ont cela de commun avec les maris qu'ils me font toujours rire. Il savent tout, voient

Feuilleton de L'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

II (suite).

La porte ne s'était pas plutôt refermée que le père Guy se mit en devoir d'aller avertir les conjurés de ce qui venait de se passer. La belle Jeanneton n'avait pas bougé, le coude appuyé à la fenêtre; elle cherchait à distinguer dans la nuit les soldats qui s'éloignaient.

— Allons, femme, vite à la besogne; aide-moi à remettre en place ce matelas.

Mais elle secoua la tête, d'un air de doute.

— Cet homme m'a fait peur, dit-elle; il médite quelque chose d'atroce.

— Il trouvera plus fin que lui, répondit le père Guy, d'un air narquois; et tout en disant cela, il prenait le matelas et le jetait dans un coin.

La trappe s'ouvrit et le jeune homme passa la tête.

— J'ai tout entendu, s'écria-t-il, en sautant dans la chambre. Mais, Dieu merci, grâce à ta présence d'esprit et à celle de ta femme, tout n'est pas encore perdu.

— Cormeau reviendra, soyez-en sûr, dit Jeanneton.

— Quand il reviendra, nous serons loin, et hors de toute atteinte.

A ce moment, un cri plaintif se fit entendre dans la salle. C'était Black, qu'un souffle de vie animait encore et qui laissait échapper le dernier râle de l'agonie.

— Pauvre chien, dit le père Guy, c'était mon fidèle compagnon, et dire que c'est ce misérable Cormeau qui me l'a fait tuer, lui qui ne vaut pas cette bête. C'est lui, le mouchard, que j'aurais dû étrangler.

— Vous n'avez pas à vous repentir de ce que vous avez fait, père Guy, dit le jeune homme.

Vivant, il eut découvert notre retraite. C'était votre fidèle compagnon, dites-vous; eh bien, écoutez, je ne suis qu'un pauvre enfant perdu, que la nature a jeté sur la terre sans nom et sans protection, à partir d'aujourd'hui je deviens le vôtre, voulez-vous; vous m'appellerez Black, du nom de cet ami que vous avez perdu; je serai fidèle comme lui, et puisse-je employer toutes les qualités, que lui avait données la nature, au service de la bonne cause.

Le père Guy se jeta tout ému dans les bras du jeune homme immobile, et dont le visage s'animaient en ce moment d'une ardeur généreuse.

— Mon enfant, dit-il, en étouffant ses sanglots.

— Ce n'est pas tout ça. Songeons à nos affaires, père Guy; tous nos amis doivent être réunis à l'heure qu'il est, on n'attend plus que nous.

— Je vous suis, dit l'aubergiste.

Puis se tournant vers sa femme.

— Couche-toi, Jeanneton.

— Non, je veille, riposta cette dernière. Cormeau est plus que jamais à craindre.

III

Les Conjurés.

Nous laisserons, si vous le voulez bien, ami lecteur, la belle Jeanneton, veiller à l'intérieur

de l'auberge, et nous suivrons les deux amis dans le chemin souterrain qu'ils vont prendre.

La trappe une fois rebombée sur eux, le père Guy et le jeune homme, que nous appellerons désormais Black, se trouvèrent dans une cave dont l'aspect n'avait rien de particulier au premier abord.

Le père Guy tenait une lanterne sourde à la main, et à la pâle lueur qu'elle répandait autour d'eux, on pouvait distinguer quelques tonneaux épars et de rares bouteilles qui jonchaient le sol.

Black, s'étant assuré que la trappe était bien fermée, s'approcha d'un angle de mur, auquel était fixé un fût d'une capacité assez grande.

Aidé du père Guy, il enleva le couvercle.

Tous deux penchèrent la tête vers l'orifice. Aussitôt un bruit confus de voix se fit entendre, et une bouffée d'air chaud leur monta en même temps au visage.

Le père Guy frappa trois coups dans sa main et tendit l'oreille.

Au bout d'un instant, trois autres coups leur résonnaient.

A ce signal convenu, le père Guy et le jeune homme enjambèrent les rebords du tonneau; ils attirèrent après eux le couvercle, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que rien n'indiquait plus que deux hommes avaient passé par-là.

Avant de les suivre dans le chemin qu'ils vont prendre pour regagner la salle où sont réunis les conjurés, je demanderai la permission au lecteur d'esquisser en quelques traits la physionomie des lieux.

On ne sait pas à quelle époque précise furent construits les souterrains qui sont en grand nombre comblés aujourd'hui. On croit que la plupart remontent à la Saint-Barthélemy, et servaient de refuge aux protestants contre la cruauté des catholiques. Toutefois, il devait en exister déjà avant cette époque, et tout porte à croire que les premiers furent creusés sous le règne de Diocletien, alors que Lugdunum était le théâtre des sanglantes persécutions contre les chrétiens. A l'époque où se passe cette histoire, c'est-à-dire en 1813, des galeries souterraines parcouraient en sens divers les flancs de la montagne. Ces galeries partant toutes d'un point commun, aux environs de l'auberge de la mère Guy, aboutissaient presque toutes à des caveaux immenses creusés dans le roc. Toutes se reliaient à une vaste salle située à peu près au milieu de la colline, entre le coteau de Saint-Just et la plaine de la Demi-Lune; elles allaient s'élargissant à mesure qu'on avançait. Quelquefois cependant, le rocher se resserrait, semblait être une précaution prise pour prévenir une attaque. Des renforcements étaient disposés le long de ces galeries dans le but sans doute d'y placer des sentinelles.

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 12 de L'Avant-Garde (14 mars) et dans les n° suivants.

tout, connaissent tout, devinent tout. Les diplomates ont beau dissimuler, c'est temps perdu, vraiment, car nous avons des journalistes extra-lucides qui vous diront sans hésiter — pour trois sous, dans tous les kiosques — leur pensée la plus secrète.

M. MENABREA se purge! — Attention! Cela cache évidemment une nouvelle exigence du Gérostein au sujet du *modus-vivendi* repoussé par la cour du roi Pétaud.

M. ROUHER s'est gratté l'oreille trois fois, l'autre jour, pendant une séance du Corps législatif! — Il est certain que cela présage quelque chose de neuf aux porteurs d'obligations *Vexicaines*.

M. BISMARCK a mangé de la choucroute dimanche soir! — Les lecteurs perspicaces reconnaîtront aisément que cela sent terriblement la guerre.

Les hommes d'Etat n'ont qu'à bien se tenir; toutes leurs actions, toutes leurs pensées sont percées à jour. Rien n'échappe à nos cédipes des feuilles timbrées, et je vous garantis qu'avec les surprises facultés divinatoires qui distinguent nos tartinières en vogue, les cabinets diplomatiques ne sont pas précisément des cabinets d'aisance.

Tout ce qui s'y fait est connu, deviné, dévoilé, et passe bientôt de bouche en bouche.

II

Si le *Journal officiel* n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Cet organe des gens bien pensants a reculé les bornes de l'impossible en fait d'innovations heureuses; il a ouvert à la presse un champ jusqu'alors inexploité de prospérités de toutes sortes et tout fait espérer qu'il n'en restera pas là.

Les journaux de toutes les couleurs qui voudront décupler leurs bénéfices n'auront plus désormais qu'à suivre l'exemple de M. Wittersheim et à mettre en pratique le système découvert par cet ingénieux novateur.

Tout d'abord, M. Wittersheim a compris qu'en ne servant pas les abonnés, il ne les privait pas beaucoup et faisait une économie respectable. C'était déjà très-beau, la France a admiré tout ce qu'il y avait de profond dans cette combinaison, mais il paraît que cela n'était encore que l'enfance de l'art.

Aujourd'hui, M. Wittersheim a trouvé mieux.

Vous allez voir, c'est simple comme une danseuse.

Un abonné, ayant changé de logement et ayant demandé qu'on lui adressât son journal à sa nouvelle demeure, a reçu l'avis suivant dont il a donné communication au *Journal des Débats*:

A. Wittersheim et C^e, imprimeur-gérant.
 Direction, au ministère d'Etat, rue de Rivoli.
 Administration — Imprimerie — Abonnement —
 Annouces, quai Voltaire, 31.
Journal officiel de l'Empire français.
 Affranchir. Paris, 18
 M.
 Nous prenons note de votre nouvelle adresse, et nous vous prions de vouloir bien nous envoyer

la somme d'un franc pour le changement des bandes.

Veillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

L'imprimeur-gérant des *Journaux officiels*,
 A. WITTERSHEIM ET C^e.

Or, comme par ce temps d'expropriation on déménage beaucoup, c'est beaucoup de changement de bandes à encaisser.

Au besoin, on pourrait même prier M. Haussmann de bouleverser telle rue, habitée par plusieurs abonnés, de préférence à telle autre rue qui n'en renferme aucun.

J'aime à croire, pour l'honneur de l'esprit inventif de M. Wittersheim, qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que bientôt il publiera un avertissement aux abonnés rédigé en ces termes:

« MM. les abonnés du *Journal officiel de l'Empire français* sont avertis que les prix d'abonnement, pour Paris, restent fixés à 40 fr. par an.

« MM. les abonnés sont prévenus, en outre, qu'ils seront redevables, à l'administration du journal, des sommes ci-dessous indiquées:

- « Quand ils changeront de domicile, 1 fr. »
- « Quand ils seront grêlés (par an), 10 »
- « Quand il leur naîtra un enfant, 5 35 »
- « Quand ils prendront médecine, » 75 »
- « Quand il pleuvra (par jour), » 50 »
- « Quand il ne pleuvra pas (idem), » 25 »

« NOTA. — Le journal n'étant pas envoyé, d'ordinaire, aux abonnés, ceux qui, par hasard, tiendraient absolument à le recevoir, sont priés de vouloir bien en informer l'administration, en adressant au gérant, à titre d'indemnité, un mandat de 30 fr. sur la poste en sus du prix de l'abonnement simple. Pour éviter toute irrégularité dans le service, ils feront bien d'envoyer, chaque matin, leur domestique au bureau (31, quai Voltaire), pour y prendre l'exemplaire auquel ils ont droit. — Les coquilles dont le journal est soigneusement émaillé, se paient à part à raison de 20 c. chacune. L'administration se charge de ce recouvrement. »

Quand ces modestes conditions auront été imposées au public par le journal de MM. Rouher, Wittersheim et C^e, et que les autres feuilles timbrées auront adopté le même système, il y aura encore de beaux jours pour la presse de notre belle patrie.

III

Le gérant du journal la *Presse* vient d'intenter à M. Malespine, rédacteur en chef de la *Presse libre*, un procès en similitude de titre.

M. Malespine a perdu ce procès.

Le jugement rendu me confond; il tend évidemment à égarer l'opinion, car on sait bien qu'en France la presse est libre!

JULES PELPEL.

Mardi, 6 avril 1863

Monsieur Jules Frantz,
 Je reçois à l'instant une lettre de Monsieur Paulus, qui m'annonce que la *Presse* refuse la chanson les *Ramollis*. Je m'empresse de vous en informer.

Veillez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

MARC BURTY.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

VI

L'HARMONIE GAULOISE

(Société d'amateurs.)

Directeur: CHIGNARD.

Sous-Directeur: MARTIN.

Historique.

Fondée en 1853, un an avant la seconde bataille de Marengo, par Alexandre George, l'*Harmonie Gauloise* eut pour premier président Crépet, architecte et commandant des pompiers de Lyon. — Le gouvernement, toujours soucieux des arts et des artistes voulut honorer la Société — et Crépet, comme pompier et comme architecte, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. — La joie fait peur, dit-on, le gouvernement ne mit pas assez de ménagements pour apprendre à Crépet cette nouvelle — et il la reçut avec la mort. — L'*Harmonie* toute entière assista aux obsèques de son président, ainsi que des délégations des autres sociétés Lyonnaises. — La bannière était déployée et chacun, avec un *crêpe* au bras, portait Crépet dans son cœur. — Il fut bien vite oublié et remplacé par Gaugnet, chef d'atelier, dont le principal titre à ce poste était une messe en musique que personne n'a jamais entendue et n'entendra jamais. Le nouveau président prit une part active à l'organisation du concours de Lyon. — Il mit non moins d'activité à organiser l'*Harmonie* qui, grâce à lui, a obtenu de nombreuses médailles que les malicieux disent être des médailles de sauvetage, à cause des nombreux pompiers qui figurent parmi les membres de la Société. — Cette quantité de pompiers (il y en a au moins 30 sur 60), explique pour le moins le peu de feu qui anime l'*Harmonie*. Aussitôt qu'une moitié s'enflamme, l'autre moitié la refroidit; de sorte qu'ils font mauvais ménage; l'accord ne règne pas toujours parmi eux, mais l'accord parfait y est observé avec une stricte régularité. Au moment de monter à l'assaut, on oublie toute haine, quelquefois même on s'embrasse, et alors, — dame alors, on entend des ténors criards, des barytons qui sonnent creux et des basses qui ne sonnent pas. Chignard arrive, alors, tout bouillant de colère, — c'est bien lui qui est le général Bonaparte, — il met un frein à la fureur des voix, il est beau dans ces moments: Neptune conjurant les flots courroucés doit être tel, sa longue teigne, fièrement rejetée en arrière, lui donne un aspect imposant, il passe sa main dans son épaisse crinière et les voix ont à peu se redressent, elles roulent, commencent à prendre du brio et totalement finissent par rentrer dans la bonne voie. L'*Harmonie* a débuté au concours de Mâcon de 1861, elle était jeune alors, mais...

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

elle remporta un deuxième prix de la 3^{me} division. Au concours de Saint-Etienne, elle obtint le troisième prix de la 3^{me} division, puis elle alla à Montélimart, mais il serait trop long d'énumérer ses succès. Elle n'échoua qu'une fois à Grenoble, d'où elle revint bredouille, confuse, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Renseignements.

Cette Société brille plus par la force que par la légèreté, par l'entrain que par la finesse, elle enlève bien un morceau; son savoir musical est assez varié, mais elle est trop bruyante. Outre les pompiers, elle compte parmi ses membres des employés et des ouvriers de tous les états. C'est assurément la meilleure société de notre ville après l'*Union Chorale*. Chaque année elle donne un concert, elle en est à son onzième. Ces concerts sont généralement assez goûtés et fréquentés par le haut commerce Lyonnais; un de ses membres

les plus actifs est le doyen des orphéonistes Lyonnais, qui a longtemps rêvé de renverser Tamberlick avec son ut de poitrine, mais, aujourd'hui, l'âge l'a rendu plus raisonnable et il se contente maintenant de dire, qu'il aurait pu le renverser. Cela me rappelle une histoire, mais je vous la conterai une autre fois.

A Ω

A dimanche: l'Alliance Lyonnaise.

LETTRES ANGLAISES

N° 2.

Messieurs les Français,

D'après les coupures qu'a subi ma première lettre, je vois qu'il est dangereux de rappeler dans vos journaux certains souvenirs historiques. J'avais cité l'auteur du mot: « Vous êtes dessous, mettez-vous dessus ». La prudence a fait supprimer l'alinéa.

C'est pourtant un autre mot de la même époque qui va me servir de texte pour cette seconde lettre; seulement je ne vous en dirai pas la source: vous chercherez vous-mêmes.

En ce temps-là, donc, quand on parlait de chez soi, avec quelque bon plan de discours dans la tête, on disait:

« Nous allons secouer les émotions. »

Eh bien, permettez-moi de vous le dire: vous êtes un peu dégénérés, attiédés, affaiblis. Pour avoir eu peut-être un peu trop de vitriol dans le sang, vous avez cherché un contre-poison et vous vous êtes administré du petit-lait à trop haute dose. Vous n'avez plus d'élan, de conviction, de feu sacré comme vous dites, de *furia* comme disent les Italiens, de *chien*, comme disent vos actrices. Vous ne savez plus donner sur le tremplin social ce vigoureux coup de jarret qui enlevait vos pères au-dessus de terre, dans les hauteurs de la voltige transcendante. Vous n'avez plus de mots à l'emporte-pièce, d'images à la Vergniaud, lequel était déjà un tiède, de saillies à la Camille Desmoulins, lequel était déjà un impuissant. N'étant plus robustes, vous ne corroborez rien; n'étant plus enthousiastes, vous n'enthousiasmez personne. Non, non, je vous le dis, vous ne savez plus « secouer les émotions »!

A Rome il y avait un champ, *campus scleratus* où l'on enterrait vives les vestales qui.... ne l'étaient plus. Eh bien, vous êtes devenus vous-mêmes ce champ sclérété, et vous y enfouissez vivantes celles de vos idées qui tentent de faire œuvre de vie.

Dans le manteau de vos pères, vous vous taillez des vestons, ce qui vous réjouit fort, parce que vous montrez votre.... *inconvenant* au public; aussi, vous pâmez-vous d'aise lorsque vos acteurs comiques prennent devant vous cette attitude peu respectueuse. Entre ce qui faisait rire il y a cent ans et ce que vous déclarez *drôle* maintenant, il y a tout un abîme. Tenez, un signe du temps: Vous, les pourfendeurs, vous en êtes arrivés à appeler la majeure

partie de votre armée: garde nationale, mot dont le sens, vous me l'accorderez, n'est plus la suprême expression d'une idée martiale.

En littérature, vous avez écrit *Tartuffe*; en critique, vous avez eu Gustave Planch; en journalisme, vous avez eu des *Guêpes*, fort piquantes; pour le roman, vous avez eu Balzac....

Que vous reste-t-il de tout cela et de tant d'autres choses? Des livres réédités à l'infini et que vous rééditez encore en les châtirant dans ce que vous appelez vos œuvres.

Quand vous allez au théâtre, vous vous dites: le spectateur de Molière était un imbécile; moi, je vais me mettre à l'orchestre et regarder de bas en haut des petites femmes rondettes qui prolongent avec complaisance les bonnes poses.

Quand vous lisez le journal, si quelque cerveau brûlé vous y parle de progrès, vous sautez au feuillet du divin Ponson en disant: Qu'est-ce que ça me fait pourvu que ma boutique marche!

Tenez, voilà le mot de la situation, je l'ai dit: c'est la boutique, et vous me faites l'effet d'être devenus avant tout des boutiquiers.

Ceux d'entre vous qui parlent d'aspirations à la liberté n'ont pas le radicalisme nécessaire pour être franchement une liberté démocratique; ils inclinent vers la liberté aristocratique espérant, chacun, être membre de cette aristocratie, c'est ce qui vous rend chimériques à l'impossible et batailleurs à l'infini.

Vous êtes comme des hommes montés sur une embarcation, et qui, afin de changer les choses habituelles, omettraient à dessein d'alourdir la quille. Vous savez que la machine se retournera, mais vous vous dites: les meilleurs nageurs grimperont toujours dessus; le tout est de savoir nager. Alors, vous vous établissez sur la quille renversée et vous dites: cette manière de naviguer doit devenir une tradition, ce qui vous donne le prétexte de redevenir conservateurs.

Seulement tout cela s'est passé avec un petit air de malice et des petites intentions personnelles, mais sans entrain, sans remue ménage; c'est du sans dessus dessous à l'eau de rose..... parce que vous ne savez plus *secouer les émotions*.

Vous dites constamment que vous ouvrez une large voie à l'avenir. Vos mots sont assurément bien enfilés, quoique peu sonores, mais ils n'accompagnent que des actes mous et indifférents: c'est un plat de bœuf fade entouré de cornichons.

Ainsi, vous mettez toujours en avant ce fameux avenir, et lorsqu'il s'agit de vos enfants vous dites: il est bon de les laisser un peu dans les préjugés, cela les retient.

A Sparte, messieurs, en instruisant la jeunesse, on cherchait avant tout à former des Spartiates. Soyez certains que vous ne ferez jamais des héros en

C'est dans une de ces galeries que le père Guy s'était aventuré avec son compagnon.

En descendant par un escalier tortueux, situé au-dessous du tonneau, le vent frais qui sifflait à travers les rochers avait éteint la lanterne.

Le père Guy poussa un juron terrible; mais le jeune homme le rassura, car aussitôt une voix se fit entendre dans l'obscurité:

- Qui êtes-vous?
- Votre homme, répondit Black.
- Contre qui?
- Le roi.
- Pour quand?
- Le 26.
- Passez.

Ce court dialogue eut lieu à voix basse; il suffit pour remettre nos hommes en bon chemin.

Ils marchèrent longtemps ainsi. De distance en distance, ils étaient arrêtés, la même scène recommençait.

Enfin, après des détours sans nombre, après bien des tâtonnements et des hésitations, ils arrivèrent dans un lieu où ils commencèrent à distinguer le murmure des voix. Des luciers venant de la salle de réunion les guidaient dans leur marche mal assurée. Les sentinelles devenaient moins nombreuses.

— Nous y voici, dit le père Guy, en serrant la main du jeune homme. Et la galerie s'éclaircissant tout-à-coup devant eux, ils se trouvèrent dans un souterrain immense, où étaient réunis les cent cinquante conjurés. Un homme était au bureau situé au fond de la salle; les groupes dispersés çà et là indiquaient assez que la séance n'était pas commencée. Toutes ces voix raisonnant sous les voûtes produisaient un bourdonnement étrange, semblable au bruit que font les vagues de la mer en pénétrant dans les fentes des rochers. Des lampes fumeuses jetaient sur cette assemblée une lueur douteuse; la plupart des assistants étaient enveloppés dans de larges manteaux à la mode de l'empire, ce qui donnait un aspect lugubre à cette scène. Tout faisait présumer que cette nuit du 24 mars, qui devait être la dernière nuit de réunion, serait orageuse. Il s'agissait, en effet, de décider si l'empereur quitterait ou non l'île d'Elbe.

Au moment où les nouveaux-venus pénétrèrent dans le souterrain, les conversations cessèrent tout-à-coup. On les entoura pour savoir d'eux ce qui venait de se passer. Chacun fut bien vite rassuré, et le président procéda à l'appel.

Tout le monde était présent, sauf l'abbé Girard, l'envoyé de Paris.

Mais le moment était trop critique pour s'arrêter à l'absence d'un membre de la conjuration. Du reste, avant de songer à gagner la capitale, il

fallait être sûr de toutes les villes où devait passer l'empereur pour se rendre d'Antibes à Paris.

Les départements gagnés, on était sûr de la capitale. L'envoyé de Grenoble, le premier interrogé, assura que tout était prêt pour recevoir l'Empereur. Digne, Gap, et les autres villes des départements du littoral, vinrent, chacune à leur tour, promettre leur concours; une seule faisait opposition au retour de Bonaparte en France, cette ville était Valence. Les habitants de Valence avaient eu autrefois à se plaindre de Napoléon Ier au sujet d'un privilège urbain que l'empereur n'avait pas voulu maintenir; aussi le délégué de Valence, comptant fort peu sur le concours de ses compatriotes, et pensant que ses derniers opposeraient quelque résistance, émit l'avis que l'empereur après avoir débarqué à Antibes, se rendrait immédiatement à Grenoble, dont les habitants étaient dévoués à l'empire. Cette opinion fut prise en considération, et il fut décidé que Napoléon, au lieu de suivre la vallée du Rhône, prendrait le chemin de Grenoble pour se rendre de là à Lyon.

A ce moment, il se produisit un grand bruit dans la galerie qui aboutissait au souterrain, et le mot d'ordre, plusieurs fois répété, annonça l'arrivée d'un nouveau conjuré.

Effectivement, au bout d'un instant, un prêtre entra, précédé de deux hommes; il s'avança au milieu de l'assemblée qu'il salua avec un geste

plein d'onction. Sa soutane était coupée dans un drap très-fin, et, sa longue queue, relevée avec art, laissait voir un bas de soie élégamment tiré; ses souliers étaient recouverts de boucles d'or; un long cordon, auquel pendait deux glands soyeux lui serrait la taille; son chapeau était de forme nouvelle, aux ailes allongées; il tenait à la main une tabatière d'or. Tout enfin dans sa personne annonçait un abbé d'un certain rang et d'une certaine fortune.

Il traversa la foule et s'approcha du bureau.

— Vous êtes l'abbé Girard, lui dit le président?

— Oui, frère. Et en deux mots, le nouveau venu fut mis au courant de ce qui venait de se passer.

La séance continua.

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mes frères, dit le président, Paris est prêt à recevoir l'empereur. Sa marche triomphale est donc assurée jusqu'au palais des Tuileries.

Soudain la mère Guy, suivie d'un individu, couvert de sang et presque nu, se précipita dans la salle.

— C'est Cormeau, j'en étais sûr, dit le père Guy.

L'abbé raconta alors comment il avait été arrêté par un homme à la hauteur du quartier Saint-Georges, lequel après l'avoir baillonné, lui avait enlevé ses vêtements et ses papiers.

Alors on se tourna vers le faux abbé.

Il avait disparu.

— Nous sommes perdus, s'écrièrent quelques conjurés.

— Pas encore, dit un homme enveloppé d'un long manteau et qui jusqu'à ce moment s'était tenu à l'écart. Il se fit un mouvement de stupéfaction parmi les assistants.

— Non, mes frères, rien n'est encore perdu, car, Dieu merci, les choses sont plus avancées qu'on ne pouvait l'espérer. Vous avez tracé un chemin sûr à l'empereur, dans quinze jours il sera débarqué à Antibes; dans un mois il aura de nouveau et pour toujours occupé le trône vermillon des Capets. Vive l'empereur!

Vive l'empereur, répétèrent les conjurés.

— Qui êtes-vous donc, dit le président?

L'inconnu s'avança alors, et, laissant tomber son manteau, il montra un costume brillant de général de l'empire.

— Je suis l'envoyé de l'empereur, le baron Régis Mouton-Duvernet.

(La suite au prochain numéro.)

façonant vos enfants dans des moules à petits-crevés.

J'ai pourtant lu dans certains de vos petits journaux signés de noms inconnus, des lignes où l'on disait : Nous sommes la jeunesse ! Ce simple aveu met ces jeunes hommes à part de ceux dont je parlais à l'instant, puisque ceux-ci ont pour plus grand travers de ne vouloir pas être jeunes. Eh bien, c'est à cette jeunesse que je m'adresse et que je dis, non pas en critique, mais en ami :

Ce n'est pas tout que de faire l'éternelle profession de foi à laquelle vous vous tenez toujours ; ce n'est pas tout que de jouer le prologue du drame ; ce n'est pas tout que de monter sur des échasses pour promettre de grands pas. Il faut pratiquer sa foi ; il faut entrer dans le corps du drame ; il faut prendre élan et fournir la course. Ne vous en tenez pas aux déclarations vagues et aux airs prophétiques ; le prophète, c'est le découragé, l'impuissant ou le vaincu. Suivez un plan ; une ligne, lancez-vous y, non-seulement avec hardiesse mais sans dévier ; sachez donner une règle et un but aux mouvements du sang qui bouillonne en vous ; repoussez tout ce qui est fade, timide, tout ce qui est louvoyant, tout ce qui est à peu près ; pensez, parlez, écrivez, agissez ; mais surtout, si vous voulez redevenir les français d'autrefois, SECOUZ LES ÉMOTIONS !

J'ai l'honneur d'être, Messieurs les Français,

Votre dévoué voisin,
E. D'AGUEPERSE, esquire.

Pour copie conforme :
E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

PRIME

RÉELLEMENT EXTRAORDINAIRE

Abonnés nouveaux de l'Avant-Garde

Si de toutes les Primes annoncées, jusqu'à ce jour, par les journaux de Paris ou de la province, il en est peu, qui satisfasse plus le bon goût des Lecteurs que celle d'un beau et bon livre, nous croyons être agréable au public en le prévenant qu'à partir d'aujourd'hui, tout abonné d'un an à l'AVANT-GARDE recevra, à titre de Prime complètement gratuite, un des ouvrages les plus intéressants que viennent de publier les éditeurs de la grande librairie internationale du boulevard Montmartre.

Cet ouvrage intitulé
« TOHU-BOHU »
est de l'auteur de « La Main Froide » M. E. d'Agueperse. C'est l'œuvre si philosophiquement humoristique et littéraire qui, en méritant les éloges de l'Académie, s'est attiré, de la part de la grande et de la petite presse, tant de gracieux entre-filets.

Notre collaborateur Edouard Noël en a fait, dans l'Avant-Garde, une étude aussi impartiale qu'approfondie.

Les savants, les ignorants, les dévots et ceux qui ne le sont pas, tous, sans exceptions aiment ce livre : Sainte-Beuve l'a dans sa bibliothèque et

Veillot, sur son prie-Dieu... c'est le Vade mecum qui réfléchit avec l'un et médite avec l'autre...

Tel est le livre précieux que nous offrons à nos lecteurs. C'est une édition de luxe, — avec encadrement du texte, — imprimée en caractères neufs (sur beau papier glacé) par des artistes typographes.

Nous ajoutons que Tohu-Bohu se vend à Bruxelles, à Leipzig, à Londres et à Rome 8 francs ; 6 francs chez A. Lacroix, Verboukhoven à Paris, ainsi qu'à la librairie Méra, 13, rue Impériale à Lyon.

On voit par là combien il nous aurait été difficile d'offrir ce livre en prime à nos abonnés si M. E. d'Agueperse n'eût partagé nos sacrifices en faveur de l'Avant-Garde.

On s'abonne rue Tupin, 14, chez M. Ballay, libraire.

Le Secrétaire de la Rédaction.

PORTRAITS ET CARACTÈRES

Un Messieu comme il n'en faut pas.

Il s'agit, lecteur, d'une manière de petit basochien faisant le beau dans une laide petite ville de province, où j'étais de passage l'autre jour.

De tous les crévés de l'endroit il est le seul, m'a-t-on dit, qui pousse l'impudence du ridicule jusqu'à se montrer fier de ses sottises... Et il y a de quoi, surtout quand on se nomme Sardine, et que l'on promène sur ses épaules une tête de bélier... je dirais de bouc, au besoin, si avec les appétits lubriques de cet animal, notre garçon en avait la malice... Mais lui malicieuse, lui, Sardine... ah bien oui !... Pourvu que son perquarier le frise, que son tailleur l'habille, le reste l'occupe fort peu... Cependant, tenons compte qu'il bèle de façon à provoquer des troubles intestinaux, lorsque, auprès de certaines brebis, ses yeux insignifiants se font tendrement bêtes... Ah ! malheur à la malheureuse qui doit s'accoupler à ce malheureux ! (A continuer.)

E. D'AGUEPERSE.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

Attention ! M. Bancel, candidat à la députation dans la deuxième circonscription du Rhône, va donner prochainement à Lyon, deux conférences, l'une sur le génie de Corneille, l'autre sur le génie de Molière. Parbleu !

Aujourd'hui que la politique
Fait les académiciens
Un député (cela s'explique),
N'ayant plus le choix des moyens
Doit s'occuper d'art dramatique,
Aujourd'hui que la politique
Fait les académiciens.

Un matin de cette semaine, on a vu passer dans la rue d'Auvergne, sous les fenêtres du rédacteur en chef du Progrès, un prêtre gros et gras, entre deux gendarmes ; mille bruits courent à ce sujet, même à l'heure où j'écris, il doit bien en courir deux mille. Que faut-il penser ?

Un prêtre... gros, gras, m'y voilà !
Parions que le pauvre diable
Fut le soir, servi sur la table,
Au dîner du sieur Noëllat.

Il y a aujourd'hui cinquante ans que le pape est incrusté au trône de saint Pierre.

Cinquante ans, beaucoup de misères,
Beaucoup de maux à supporter !
Oh ! quel saint dévouement, mes frères,
Il faut qu'il ait pour y rester.

On annonce les courses pour le mois de juin : il y a d'assez jolis prix, entre autres, celui de la ville de Lyon, vingt mille francs ; cela ne vous fait pas rêver ?

La vertu peut avoir du bon !...
Mais un cheval... quelle ressource !...
Le moindre prix dans une course
Vaut mieux que le prix Monthyon.

ON DEMANDE

Pour Maître-Valet un homme marié sans enfants.
S'adresser...

Est-il utile de dire que cette annonce est tirée du *Courrier de Lyon*. Marié et sans enfants : je ne m'explique pas du tout l'idée qui a présidé à la rédaction de ces lignes ; mais, il faut le dire, elles sont tout-à-fait anti-sociales.

La population diminue en France, et voilà un individu qui, pour son argent, veut un maître-valet, marié et sans enfants, et probablement avec défense d'en avoir.

Marié et sans enfants ! Marié, c'est pour que l'on puisse compter sur sa moralité, oui, la moralité, saint *Courrier* ! mais les enfants, il paraît que ce n'est pas nécessaire à la moralité. Voyons, un peu de pudeur, grave personnage qui demandez ce maître-valet marié.

Ce monsieur me fait l'effet d'un assassin habile à tourner la loi :

Tuer les gens !... c'est bête et vieux !...
On risque de se compromettre.
Notre homme a trouvé beaucoup mieux :
C'est de leur empêcher de naître.

Le bruit s'est répandu d'un accident arrivé à l'imprimerie du *Courrier de Lyon* : une explosion de chaudière, des morts, des blessés, et que sais-je encore. Tant de mal que cela ! Malheureux et innocent journal !...

Calomnie ! ô poison subtil !
Respecte une blanche couronne ;
Hélas ! ce bon *Courrier* a-t-il
Jamais fait du mal à personne ?

Chœur de mes lecteurs : Oh ! non.

Grande découverte !... Mirro-bollante invention ! On vient de trouver une substance dont les effets destructeurs surpassent ceux du picrate de potasse. Je retiens une loge pour la première explosion.

La Sorbonne, avec le picrate,
L'échappa belle l'autre jour.
Si le nouveau produit éclate
Qui va sauter... à qui le tour...

Ah !...

Pleurez mes tristes yeux, pleurez, pleurez encore
Fondez-vous en eau claire, Allan Kardec est mort.

Oui, Allan Kardec est mort ; de son vivant il évoquait l'esprit de tous les

morts imaginables, sans mettre jamais le sien en jeu, mais aujourd'hui, oh ! aujourd'hui

Voilà qu'enfin se manifeste
Son esprit avec plein succès ;
Bah ! nos bons spirites, du reste,
N'en ont jamais qu'après décès.

ERNEST CAPITAN.

OMBRES CHINOISES

Il y a deux jours, Mlle X..., artiste du Grand-Théâtre, arrive une heure en retard à la répétition.

— Eh bien, mademoiselle, s'écrie M. d'Herblay, que signifie ce retard ? Vous êtes à l'amende.

— Excusez-moi, monsieur le directeur, répond l'artiste, voici ce qui vient de m'arriver : comme je m'habillais pour venir, ma bonne est sortie et, par mégarde, m'a enfermée à double tour dans mon appartement. J'ai été obligée, bien malgré moi, d'attendre son retour.

— Je vous demande un peu si c'est une raison, réplique notre spirituel impresario ; Comme si vous n'auriez pas pu aller chercher un serrurier ?

L'autre jour, au beau milieu d'une partie de billard, deux joueurs se prirent de querelle, chez Berger.

Quand on se bat, on se sert des armes que l'on a sous la main ; nos deux joueurs, qui disputaient pour un carambolage douteux, se servirent de leurs queues de billard pour ce duel imprévu.

Les coups tombaient comme grêle.
— Arrêtez, arrêtez, messieurs, s'écria un des garçons de l'endroit en se jetant dans la mêlée ; arrêtez, vous allez finir les queues qui sont déjà bien abimées ; voyons, mettez y au moins des procédés !

Patrie, de Victorien Sardou, excite de plus en plus l'enthousiasme des Parisiens.

M. d'Herblay nous fournira-t-il l'occasion d'applaudir ce beau drame ?

A Paris, il sera certainement joué plus de trois cents fois de suite ; c'est ce que l'on peut appeler un succès d'année.

Les vieux auteurs ordinaires (très-ordinaires) des théâtres des boulevards rient jaune du triomphe de ce redoutable concurrent qui leur arrive.

L'auteur de *Patrie* les regarde d'un air *Sardou*nique.

La réception de M. Joseph Autran à l'Académie est un fait accompli.

Ma foi, *autran* celui-là qu'un autre ! J'aurais certainement préféré Jules Janin, mais il faut espérer qu'il sera élu dans un *autre an*.

Quand on songe que Molière né fut pas académicien on se console aisément

de voir les meilleurs écrivains de notre temps aussi mal accueillis qu'ils le sont.

Le buste de l'auteur de *Tartuffe*, cependant, fut placé en 1778 — il était bientôt temps — dans la salle de l'Académie.

Le lendemain, ce quatrain satirique courait tout Paris :

« Avec vous, Messieurs, Dieu merci !
Molière désormais figure.
Tous nos grands hommes sont ici,
Mais ils n'y sont plus qu'en peinture ! »

Un brave paysan parlait du vif désir qu'il avait de voir Paris.

— Oh ! disait-il, si je pouvais seulement voir l'arc de triomphe de l'Etoile ! — N'est-ce que cela, fit un main de l'endroit, c'est bien facile et cela sans quitter le village.

— Comment ça ?
— Vous savez lire, n'est ce pas ?
— Oui.

— Eh bien, prenez un livre et, ensuite, allez vous promener dans les champs et lisez.

Deux journalistes conversent au café Isch.

— Hein ! dit l'un deux en frappant de la main sur un exemplaire du 19 Janvier d'Emile Ollivier, héin, comme il se retourne ! En voilà un gailhard qui est fort aux jeux de la plume.

— Je sais un autre jeu, fit le second, où il est encore bien plus fort qu'à ceux-là ; vous verrez cela.

— Bah ! à quel jeu, donc ?
— Aux échecs !

MARIUS GÉRARD.

LA FRANCE LITTÉRAIRE

L'ORIENT D'EUROPE AU FUSAIN (1)
par EMILE GUIMET.

Tous les voyageurs qui ont visité la Grèce ont été séduits par cette contrée dont les souvenirs sont si près de nous, et dont l'histoire est si lointaine et tous ont voulu nous laisser le récit de leur passage dans ce pays qui vit tout entier de son passé et qui, se renfermant longtemps dans son antique majesté, semble avoir voulu nous dévoiler les trésors enfouis dans ses ruines. Malheureusement le voyageur qui raconte ses pérégrinations dans les contrées lointaines, dit ordinairement trop ce qu'il a vu et pas assez ce qu'il a senti ; il nous peint les anciens monuments, il nous parle des souvenirs historiques, sans que rien ne prenne à nos yeux une forme vivante qui nous fasse désirer de le suivre avec intérêt à travers sa marche aventureuse. C'est un homme qui jout à nos dépens de ce qu'il a vu et qui paraît s'amuser de notre étonnement. Cela fait que les récits de voyage sont, pour la plupart, insipides et ennuyeux ; et que rien ne nous attachant au sort du voyageur, nous le laissons continuer sa route, seul, et fort peu soucieux du résultat de ses recherches. Edmond About a fait plusieurs études sur la Grèce. Mais toute son œuvre empreinte de la fâcheuse familiarité au disciple de Voltaire, n'apprend rien sinon que M. About a de l'esprit quand il le veut. Il est plus difficile de raconter un voyage que d'écrire un livre, d'in-

(1) 1 vol. à Paris, chez HETZEL, et à Lyon, chez MÉRA. Prix 3 fr.

Feuilleton de l'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LA RACINE MERVEILLEUSE

Scène comique en un acte.

Personnages :

GUIGNOL.

GNAFRON.

JÉROME.

MADELOX.

SCÈNE 1^{re}.

JÉROME, puis GNAFRON.

Me voilà bien arrivé dans le pays qui m'a vu naître ; après quinze ans d'absence comme tout a changé ; des démolitions d'un côté, des bâtisses de l'autre ; ainsi va la vie, la vieillesse fait place à la jeunesse. En partant pour l'Amérique d'ou-

je reviens, j'ai laissé un domestique : Guignol. Il n'a jamais voulu s'embarquer avec moi ; il a eu tort, il aurait fait fortune aussi. C'est égal, je suis de retour, je veux lui faire autant de bien que je pourrai. J'ai déjà pris plusieurs informations, personne n'a pu m'indiquer où il demeurerait : bah ! je finirai bien par trouver quelqu'un qui me dira au juste où il peut être ..

GNAFRON (dans la coulisse chantant sur l'air des fraises).

Ah ! qu'il fait donc bon
Qu'il fait donc bon
Boire du petit bleu
Avec les amis
Pour chasser tous les ennuis.

JÉROME.

Si je ne me trompe pas voilà une voix que je suis sûr de connaître.

GNAFRON (continuant, en dedans, pendant que Jérôme parle).

Dans ce vin fameux
Que les ivrognes trouvent divin
Le ventre creux
Ça n'peut pas faire des heureux.

(Il entre en reprenant le refrain.)

JÉROME (regardant Gnafron).

Je ne me trompe pas, c'est bien lui.

GNAFRON.

Qu'est-ce qu'il a donc à me reluquer comme ça ce gonzé-là.

JÉROME.

Pardon monsieur, mais il me semble vous reconnaître. Si je ne me trompe, vous êtes bien monsieur Gnafron.

GNAFRON (à part).

Ah !... la vilaine rencontre : c'est un ancien épice-mar (haut) je n'ai pas bien compris, vous avez dit ?...

JÉROME.

Vous êtes bien monsieur Gnafron ?

GNAFRON.

Qu'est-ce qui faisait ce Gnafron ?

JÉROME.

Il était cordonnier en vieux.

GNAFRON.

Savetier vous voulez dire ? Vous saurez, monsieur, que moi je suis écrivain public des bonnes d'enfants et de messieurs les militaires.

JÉROME.

Mais ce tablier ?

GNAFRON.

Ce tablier c'est un nouveau système pour essayer les plumes garnivassées.

JÉROME.

Que diable ; je vous reconnais très-bien, vous avez assez bu du vin chez moi.

GNAFRON (à part).

Plus de doute, c'est un créancier. (haut.) Je connais ce Gnafron, un ivrogne !... vous avez dû tenir une épicerie dans la rue de la Barre ! on m'a souvent dit que Gnafron me ressemblait, c'est désagréable de ressembler à un gradin que fait des poufs de tous les côtés ; y vous doit qu'euque chose c'est sûr.

JÉROME.

Du tout, monsieur Gnafron ne me doit rien.

GNAFRON.

Y ne vous doit rien !... alors je suis Gnafron !

JÉROME.

Je savais bien que je ne me trompais pas ! mais pourquoi ne pas vouloir être Gnafron ?

GNAFRON.

C'est que voyez-vous, je suis susceptible de rencontrer des Anglais, et comme je suis bon Français, je n'aime pas l'étranger.

JÉROME.

Mais moi, monsieur Gnafron, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

GNAFRON.

Vous avez bin un' tête que je crois avoir vu sur les épaules de quelqu'un, mais je ne sais pas lesquelles.

JÉROME.

Comment vous ne reconnaissez pas monsieur Mouton, ancien maître de Guignol.

GNAFRON.

Comment c'est vous monsieur Jérôme Mouton !... si je n'avais pas peur de vous patafiner je vous demanderais la permission de coller la pège sur la dorure.

JÉROME.

Mais venez donc mon bon monsieur Gnafron.

(La suite au prochain numéro.)

téresser avec des descriptions qu'avec un roman quelconque; peu d'écrivains ont su prendre la forme anecdotique qui convient mieux au récit des pérégrinations lointaines, et qui rend moins fatigante la lecture de ce genre de livre. M. Emile Guimet a su heureusement se défaire de la manière ampoulée dont les voyageurs abusent. Il est poète, artiste; il prend son lecteur pour compagnon de voyage. Avec lui, nous perdons de vue sans trop de regrets le port de Marseille et à mesure que nous avançons en longeant les côtes de la Méditerranée, notre imagination s'exalte et nous vivons dans cette Grèce antique qui est toute entière dans nos souvenirs. C'est une promenade agréable où M. Guimet nous guide; il connaît l'histoire du pays qu'il nous décrit, il nous montre une pierre oubliée dans la plaine, et à mesure que nous marchons nous notons sur papier nos sensations et nos sentiments. Ici, c'est une anecdote sur les dieux de l'Olympe, une plaisanterie aux cultes de l'antiquité; là, c'est une description savante de l'Acropole où furent représentés pour la première fois les chefs-d'œuvre des poètes Grecs. Avec M. Guimet, nous sortons de l'Acropole et nous entrons dans le temple de Thésée, où l'auteur nous explique l'architecture du temple et les bas-reliefs qui en font l'ornement. Peu à peu, nous nous éloignons de la Grèce et nous arrivons en Turquie, où l'auteur nous fait assister à de piquantes études de mœurs. Les Derviches dansent devant nous « une valse tranquille et exotique entremêlée d'oraisons et de génuflexions. » Je vous recommande le bain turc, qui est gaiement raconté dans toute sa vérité grotesque. Le chapitre des sérails, n'est pas seulement une description dont les mystères peuvent séduire les lecteurs, mais c'est une page de statistique habile. M. Guimet ne voit pas l'abrutissement des Turcs dans l'abus des plaisirs sensuels, mais il le met sur le compte de l'obésité produite de bonne heure chez les enfants de ce pays, par la gourmandise et le manque d'alcool. « Les harems, dit-il, ne nuisent ni la santé, ni l'intelligence des Orientaux; ils n'attaquent que leur fortune ou celles de leurs créanciers. »

En résumé le livre de M. Emile Guimet est un livre intéressant et amusant. De sa lecture on ne retire pas seulement un plaisir, mais on y apprend aussi beaucoup de choses ignorées et qui gagnent d'être racontées avec le style et l'esprit de l'auteur. Somme toute, M. Guimet a donné, dans l'Orient d'Europe au fusain, un excellent pendant aux Croquis Egyptiens.

EDOUARD NOEL.

P. S. — Nous donnerons dans notre prochain numéro une petite étude sur les Fruits verts et son auteur Jean Sarrazin, le poète aux clives.

Ed. N.

REVUE ANECDOTIQUE

Le Gaulois nous apprend qu'il y a, sur le pavé de Paris, huit cents prêtres défroqués, forcés de dissimuler sous les professions les plus infimes le caractère sacré dont ils ont été investis?

Une statistique vient d'être dressée avec une rigoureuse précision, établissant les métiers de ces ex-prêtres.

- 450 sont cochers de fiacre;
25 sont porteurs d'eau;
30 ouvriers de portières;
73 égoutiers;
50 vidangeurs;

130 vendent, sur la voie publique, de petits vélocipèdes, des cuirs à rasoir, des montres dont les aiguilles marchent au pouce, des chaînes en acier et autres bibelots!

Le Bonhomme Normand, dans son numéro du 2 avril, lance ce terrible calembourg :

- Madelon, demande M. Gros René à sa cuisinière, — les pois que vous venez de servir sont nouveaux, n'est-ce pas?
— Certainement.
— Je vous demande cela, parce que les derniers étaient des conserves.
— Oui, monsieur, mais aujourd'hui, ces... pois sont d'avril!

J'extraits celui-ci de la Chronique de Rouen :

Les bois du meuble où les intimes cocottes reposent, c'est un bois de... lie.

Un grand coup de ciseau dans le Figaro Suisse :

- Voici avril, un monsieur cherche un appartement; hier, il avise un écrivain : la concierge, une ex-jolie femme, l'interroge :
— Monsieur est marié?
— Oui, pourquoi?
— Monsieur a des enfants?
— Sans doute, j'ai un petit garçon..., mais...
— Alors, monsieur, c'est inutile; le propriétaire est un vieux garçon, il n'aime pas les enfants.
— Pourtant, dit le visiteur en désignant deux petites fillettes qui grouillaient dans la loge, qu'est-ce que cela?
— C'est mes filles, monsieur.
— Et le propriétaire le supporte...?
— Faut bien..., c'est de lui.

« J'achète une superbe cravate :
« Prête-la moi ! me dit Georges ; je vais en visite ce soir et je te la rendrai demain matin.
« Prends.
« Georges a mis ma cravate pendant huit grands jours, puis il me dit :

- « Décidément, ta cravate me plaît et je désire la garder. Je t'en donne trois francs !
« — Mon cher Georges, elle me coûte cinq francs.
— Oui, quand elle était neuve.
— Mais il n'y a que toi qui l'as portée !
— Oh ! ne vas-tu pas me faire payer les services que tu me rends maintenant ?

Il est drôle, n'est-ce pas, mon ami Georges ?

Petit dialogue :

- « Je n'ai pas trouvé que le carême fut long cette année.
— Et comment avez-vous fait?
— Mon procédé n'a été que trop simple, hélas !
— Indiquez-le moi.
— J'avais fait un billet payable à Pâques. »

Propos d'abstinence.

Le bedeau d'une commune voisine d'Amplepuis, bien connu dans le pays pour être le chéri des dames, fut invité dernièrement par un de ses amis à souper en compagnie de quelques saintes âmes.

Après la ripaille, le galant bedeau offrit son bras à Mme X... Cette dame, en reconnaissance de tant de prévenances lui proposa d'entrer chez elle, afin de se rafraîchir.

Mais, à peine étaient-ils attablés, que le mari survint et vous flanqua un bon coup de pied quelque part à notre bedeau, — qui le recut avec une touchante humilité.

La chronique ne dit pas si le battu, suivant le précepte sacré, a tendu l'autre... joue.

Ainsi, vous le voyez, pendant le carême, il y a des gens qui pêchent et des gens qui pêchent... La seule différence est dans l'R; mais l'air ne fait pas la chanson !

(Navette de Tarare.)

Le conseil municipal de Berlin a l'intention de rendre gratuit tout l'enseignement primaire, et de prendre les frais, montant à 40,000 thalers (180,000 fr.), sur le budget de la ville. Ceci se passe... en Prusse, ne l'oublions pas.

La Navette, de Tarare, quand elle le veut, ne trame pas mal la nouvelle à la main.

A preuve :

C'était dernièrement à Nice, dans un salon On vantait beaucoup les vertus d'un certain abbé B..., qui s'est rendu illustre par ses sermons de dames et par la curieuse habitude qu'il a prise d'être de tous les grands dîners et de toutes les belles soirées.

Impatient par cette grotesque apologie, D..., mécréant s'il en fut, s'écria :

« Eh ! qu'est-ce qu'il a donc de plus qu'un autre votre abbé B... ! C'est un homme comme vous et moi. Après tout, il n'est jamais qu'en chaire et en noces. »

Une jeune Alsacienne se présente au bureau de poste de Strasbourg :

- Vous n'auriez pas, dit-elle à l'employé, une lettre pour mademoiselle Joséphine Hauser?
— L'employé vivement : — Poste restante?
— Non, monsieur, je suis catholique !

J. F.

ECHOS DE COULISSES

Vouslez-vous une vraie nouvelle? En voilà une. Mme Cortez, notre aimée contralto, donnera prochainement un bal travesti auquel sera convié l'élite des faux-colis Lyonnais. — Costume de fantaisie. — Pour plaire à la maîtresse de la maison bon nombre de petits crévés se proposent déjà de venir en Vendredi. — Ce sera drôle. — On se croira dans l'île de Robinson-Crusod. — Ce n'est pas à dire pour cela qu'on sera en société de sauvages. — Bien au contraire. — Nos principaux artistes y assisteront, — et le plus grand attrait de la soirée — sera un concert-spectacle; composé seulement de duos.

M. Delabranche chantera amoureusement avec Mlle Dartau — et M. Sylva dansera, pour cette fois seulement, un pas de deux avec une de nos principales danseuses.

Le bruit a couru un instant que une de nos plus jolies et plus grasses chanteuses était devenue folle en regardant son directeur. — Il n'en est rien cependant. — Nous pouvons rassurer le public en général et les membres de l'Union Chorale en particulier; la tête de l'artiste n'a pas encore tourné de ce côté, — et il n'est nullement question de l'envoyer..... à Chaillot.

M. d'Herblay songe à faire un coup-d'état parmi les danseuses. — Elles ne lui plaisent plus et notre cher impresario songerait à leur donner leur huit jours.

On annonce, pour l'an prochain, l'engagement de M. Fraizier, en remplacement de M. Train.

Voici la distribution des principaux rôles des Faux-Ménages, la nouvelle comédie de Pailleron, qui passera mardi aux Célestins :

- Paul Armand. . . MM. Laly.
M. Ernest. . . . Dondois.
Georges. . . . Belliard.
L'abbé. . . . Ménéhand.
Le général. . . . Homerville.
Mme Armand. . . Mmes Abit.
Esther. . . . d'Herblay.
Aline. . . . Meyronnet.
Fernande. . . . Dalloca.
Mme Ernest. . . Combet.

On annonce pour le samedi 17 courant, au Grand-Théâtre Impérial, une représentation au bénéfice des machinistes. Le programme sera, dit-on, des plus attrayants. Bonne chance.

Luigini se promenant sous le péristyle du grand impérial rencontre un choriste tout contrit. — Oh vas-tu donc, lui dit Joseph? — Ma femme est au lit, malade, et je cours la retrouver.

— Ta femme malade, — allons donc, — elle aime trop le lit, choriste! — O Joseph! Ce n'est pas bien.

UN SIMPLE PORTANT.

CAUSERIE THÉÂTRALE

Ce n'est pas une petite affaire que d'être critique théâtral dans un journal comme l'Avant-Garde. Oyez un peu où m'a conduit ma dernière causerie. La veille du jour où devait paraître le dernier numéro de l'Avant-Garde, M. d'Herblay disait à un de nos amis que je l'avais déjà éreinté (je me sers de son expression) deux fois, qu'il s'attendait à un éreintement (toujours style d'Herblay) à propos de sa reprise de Faust, mais que cela le touchait peu, attendu que ses articles m'étaient inspirés par l'ami Frantz, qui avait, disait-il, pour agir ainsi des raisons particulières. J'avoue que je ne comprends pas, et je demande à M. d'Herblay de me suivre dans mon raisonnement, je suis persuadé qu'il sera après de mon avis. D'abord, que M. d'Herblay, le sache bien, chacun dans l'Avant-Garde conserve une entière indépendance, les articles ne sont inspirés par aucune muse étrangère et aucun rédacteur ne se fait l'écho d'une petite haine ou d'un parti pris absurde. Si M. d'Herblay, s'attendait à un éreintement de Faust, c'est qu'il sentait qu'il avait fait peu convenablement les choses pour cette reprise et déjà le public est de mon avis, car dès la troisième représentation, il prouvait par son absence qu'il n'était pas la dupe des petites machinations de son très-cher impresario. Déjà, pour l'attirer, on est forcé d'user de cette ficelle qui consiste à n'annoncer plus qu'un nombre fixe de représentations, tout cela est de la réclame et pas autre chose. Voyons, sincèrement, M. d'Herblay, si vous aviez compté sur Faust, auriez-vous attendu pour le donner, le dernier mois de l'année théâtrale. Vrai, vous avez voulu simplement avoir l'air de remplir vos engagements, voilà tout. Et où croyez-vous que vont vous conduire ces calculs mesquins? Tenez, l'année prochaine vous monterez un grand-opéra, un vrai cette fois, et bien je vous parie que malgré tout le luxe de décors que vous pourriez faire mais que vous ne ferez pas, malgré les artistes éminents que vous pourriez engager mais que vous n'engagerez pas, le public bien éduqué cette fois sur votre savoir-faire, vous plantera là, et il sera d'autant plus raide, qu'il vous aura montré plus de bienveillance au début de votre administration.

Non, M. d'Herblay, personne ne m'a inspiré mes articles... que vous, par votre lenteur à monter une nouveauté et par la manière dont vous la montez. Comment, voilà trois mois bientôt que les Français ont donné la première représentation des Faux Ménages et nous ne les connaissons pas encore à Lyon. Que va-t-il arriver? C'est que beaucoup de personnes ont déjà lu la brochure qui a paru des longtemps en librairie, et que connaissant la pièce, ils n'ont pas la voir au théâtre. Encore, si les intermèdes avaient été bien remplis, mais depuis Séraphine, qu'est-ce que M. d'Herblay nous a donné? D'abord Théodoros, qui est rentré dans les coulisses après un triomphe de deux représentations et puis, le Casseur de pierres, un méchant mélodrame tiré d'un bon roman de Charles Deslys; j'en passe et des plus mauvaises pour arriver aux pièces de deux de nos compatriotes, données avec le Casseur de pierres.

Le Mariage est un Régiment est une bluette militaire qui a le tort d'être coupée en deux pièces, mais qui a raison d'être bien écrite.

Luco s'y est montré parfait Alsacien et comble planton. Si M. Luco reste simple troubaire au théâtre, il prend chaque jour des chevrons dramatiques. Bravo! M. Luco.

Poings Liés de notre ami et confrère Capitan, est un bon début au théâtre pour me servir de l'heureuse expression d'un de nos confrères de la grande presse, le C. P. D. du Progrès. Les quatre interprètes de notre ami ont déployé tout leur zèle et toute leur bonne volonté : M. Didier s'est fait une jolie tête de gandin et il a très-bien créé ce rôle de Bellecroix. Luco est ce qu'il est toujours dans les rôles de domestique, parfait de naturel et de naïveté comique. Mlle Marie Orel se montre charmante, comme elle est toujours et Mlle Clotilde a gaillardement enlevé le rôle de la soubrette.

Aurons-nous Patrie?

A en juger par la lettre que M. Pérageallo a écrite à tous les directeurs de province, il faudrait en faire notre deuil! Mais nous croyons tenir de bonne source que Raphaël Félix serait tout disposé à laisser monter à Lyon le nouveau drame de Sardou, à condition que la mise en scène soit digne de l'œuvre. Félix connaît son ex-régisseur de la scène, et il craint bien qu'avec lui la chose ne soit pas possible. Toutefois, il se présenterait une autre combinaison, qui aurait non moins de chance de réussir. La Porte-Saint-Martin ferme à la fin de mai, et les artistes doivent aller jouer Patrie pendant un mois à Bruxelles. Après, ils viendraient à Lyon. Telle est, du moins pour le moment, la pensée de Raphaël. Nous aurions donc Patrie au Grand-Théâtre vers la fin de juillet. Puisse ce projet réussir, et nous remercierons M. d'Herblay, et, bien entendu, aussi le directeur de la Porte-Saint-Martin.

EDOUARD NOEL.

PALAIS DE L'ALCAZAR
Dimanche 2 Mai
GRAND CONCERT ANNUEL
DE JOSEPH LUIGINI

CORRESPONDANCE

J. G. — Votre satire manque de traits. L'EX-ORP. — Désormais on veillera au grain. Merci. Continuez. Les proses rincées trouveront leur place.

DOUCINET. — On enverra les portraits.

DE M. — Mis de côté pour samedi.

LE PAYSAN DU RHÔNE. — Comment on se déguise avec ses amis!... Reprenez vite votre ancienne signature, si vous voulez être des nôtres... J. F.

VICTOR MAUGIS. — Des entrefilets locaux et actuels. Locaux et actuels?...

LOUIS J. — Contre la force... Nos regrets.

L'AMI. — Vous l'avez dit, c'est un jésuite et de la pire espèce. V.....?

Un ami anxieux. — Nous allons tous très-bien. Merci.

N. — N. est de nos amis; quant aux autres, faites en des choux et des raves.

M. M. — Nous nous en serions bien gardés; il ne faut pas donner à rire à ses adversaires et leur mettre des atouts entre les doigts.

L'Avant-Garde n'accepte pas les personnalités à moins cependant qu'elles ne soient justiciables du Public. Dans ce cas, il est de notre devoir de critiquer les abus.

Mme G. P. — Nous vous laissons à la maison, Mesdames, parce que nos chaussettes demandent parfois à être ravandées; et puis, le pot au feu c'est si bon quand il est bien soigné!...

A. N. — Trop gras et trop maigre.

O. B. I. — Composé; trop de matières.

G. B. — Autre chose.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYAN & BOURGEOIS, rue Mercière, 92.

Fouilleton de l'Avant-Garde.

LE DIABLE

DE

MARGNOLE

LÉGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

Il suffit d'avoir vécu un peu à la Croix-Rousse pour connaître à fond cette histoire fantastique, et son singulier dénouement. Le bruit qui se fit à l'époque autour de cette affaire est encore présent à tous les esprits, et pendant les longues soirées d'hiver nos braves canuts assis autour du feu, à côté du métier qui chôme, aiment à raconter à la

jeune génération la légende du Diable de Margnole.

Avant de commencer, qu'on me permette quelques observations préliminaires : du jour où la première étincelle d'ambition vint enflammer l'esprit inculte de l'homme, du jour aussi où la société formée, il sentit qu'il ne suffirait plus pour en imposer à ses semblables d'avoir les épaules robustes et le poing pesant, de ce jour datent les premiers sorciers; qu'étaient dans l'antiquité les augures sinon d'habiles charlatans qui avaient l'avantage d'exercer leurs jongleries en présence d'un peuple plongé dans l'ignorance?

Chez les Gaulois, les Druides ne laissèrent pas dégénérer les idées superstitieuses qui envahissent nécessairement une société dans l'enfance, une société qui ne pouvant rien expliquer par le raisonnement ni la science est prête à attribuer au pouvoir magique du premier venu le phénomène le plus naturel du monde.

Au XVIe et XVIIe siècles, le métier de sorcier et de magicien devint peu avantageux; car tout acte de sorcellerie était expié par le bûcher, et sur une simple accusation on brûlait un homme; les personnages gênants n'avaient jamais d'autre crime : ce fut celui de Jeanne-d'Arc, ce fut celui d'Urban Grandier qui avait eu le malheur de s'attirer la haine de Richelieu, et de tant d'autres.

L'église distinguait alors les personnes qui par suite d'un pacte avec le diable se trouvaient être volontairement sa possession, ce qui leur valait le privilège d'exercer certains pouvoirs attachés à la magie infernale, et celles dont le diable s'était emparé violemment, ou qu'il avait maléficiés par l'intermédiaire de quelques sorciers, ses suppôts. Comment l'église fit-elle cette distinction, ou l'ignore, mais, ce qui est certain, c'est que de tout temps, la première classe des possédés se trouva nombreuse, et il serait impossible de dire combien de ces malheureux périrent victimes de l'aveuglement et du fanatisme; d'ailleurs la croyance au pouvoir des sorciers était universelle en Europe.

Quand une possession était dénoncée chez un individu, ce fait était toujours regardé comme hors de doute : on ne discutait que pour savoir si la possession était directement effectuée par le démon, ou procurée par l'intermédiaire d'un magicien. On admettait l'existence de la possession chez tout malade que l'on voyait en proie à des souffrances, à des passions, ou à des mouvements dont la science ne pouvait trouver ni le remède, ni la cause. Cette doctrine évitait de grands embarras et de difficiles recherches aux médecins comme aux moralistes de ce temps.

On s'en rapportait au diable lui-même, c'est-à-dire à l'individu possédé, sur la manière dont

la possession était survenue ou avait été provoquée. Cette doctrine était singulièrement avantageuse pour bien des personnes. En effet, l'individu désigné par l'énergumène comme l'auteur ou l'agent intermédiaire de la possession, ne pouvait être défendu par aucune intervention humaine. Fut-il le personnage le plus puissant, le plus considéré du royaume, fut-il même homme d'église, on procédait envers lui avec autant de rigueur que contre le dernier des manants. Voilà où l'on en était à l'époque des Molière, des Racine, des Boileau, etc.

Cependant, vers la fin du XVIIe siècle, ce zèle trop ardent contre le mauvais esprit se ralentit, et l'on voit le dainpinois Jacques Aymar, après un premier et grand succès à Lyon, aider la justice à chercher les coupables à l'aide de sa baguette divinatoire; malheureusement, il se laissa entraîner à Paris, où l'on dévoila son imposture.

Depuis la révolution française, les intelligences éclairées ont chassé ces honteuses superstitions, et sauf dans quelques montagnes éloignées des villes, les sorciers sont peu en faveur. D'ailleurs, leur pouvoir est devenu bien restreint, car ils ne jettent plus de sort, et c'est à peine s'ils peuvent arrêter le sang d'une coupure, guérir une bête malade et préserver leurs clients de la grêle.

Cependant, les anciens racontent encore avec

conviction des apparitions fantastiques et des événements merveilleux qu'ils expliquent naturellement par l'intercession de Dieu ou du diable; bien qu'ils fassent remarquer que de semblables choses n'arrivent plus de nos jours, ils sont persuadés de ce qu'ils disent et traitent impitoyablement d'incrédule quiconque se permet de sourire en les écoutant; ces récits, propagés par la tradition, deviennent populaires dans un village, et il n'est pas dans l'Ain, l'Isère et la Savoie, de commune qui ne possède une dizaine de légendes et ne montre encore quelques vieillards infirmes, autrefois sorciers redoutés.

Ces prétendus sorciers étaient tout simplement d'habiles gens qui, effrayant ces populations sauvages par leur pouvoir imaginaire, avaient trouvé dans la propagation de cette idée le moyen de préserver du pillage leurs récoltes et leurs biens mal protégés par des loix impuissantes. Aujourd'hui, les sorciers ne sont que des mauvais plaisants; et d'ailleurs ils exercent rarement leurs talents.

A Lyon, pourtant, on se souvient encore du sabbat de la maison de la République à la Croix-Rousse, et plus récemment du métier qui fonctionnait toute la nuit dans la rue du Mail... Mais je crois qu'il est temps d'entrer en plein sujet et de parler du diable de Margnole.

(La suite au prochain numéro.)